

Kevin
Raphael

LA COUPE STANLEY

SE RACONTE

20 anecdotes
sans restriction

les éditions
du journal

Kevin
Raphael

LA COUPE STANLEY SE RACONTE

20 anecdotes
sans restriction

les éditions
du journal

Table des matières

Introduction – Si cette coupe pouvait parler	7
Anecdote n° 1 – Fêter comme en 1924!	9
Annexe 1 – La genèse	17
Anecdote n° 2 – Du conte de fées à l’apocalypse	21
Annexe 2 – Un record qui tient toujours !	31
Anecdote n° 3 – « <i>Carpe diem, quam minimum credula postero</i> »	33
Annexe 3 – Le plus jeune et le plus vieux	41
Anecdote n° 4 – FouKi <i>featuring</i> la coupe Zayzay Stanley	43
Annexe 4 – Hymne à la Coupe !	51
Anecdote n° 5 – La bonne étoile de Mike Bossy	53
Annexe 5 – La bague perdue dans les toilettes	63
Anecdote n° 6 – La <i>double date</i>	65
Annexe 6 – Le Triple Gold Club !	73
Anecdote n° 7 – Jamais trop tard pour Jacky Boy	77
Annexe 7 – Jamais mieux servi que par soi-même	87
Anecdote n° 8 – Bienvenue au Max Talbot Fest	89
Annexe 8 – Du kilométrage au pied carré	95
Anecdote n° 9 – Surfer sur un vol planifié pour l’agent Plouffe ..	97
Annexe 9 – Une tentative de vol audacieuse	109

Anecdote n° 10 – La passe de Paul à André	111
Annexe 10 – La pandémie qui a tout arrêté	119
Anecdote n° 11 – Les 14 champions et l’oublié	123
Annexe 11 – Les Bob sont à l’honneur	131
Anecdote n° 12 – Un berger aux lacets détachés	135
Annexe 12 – Constantine Falkland Cary Smythe	143
Anecdote n° 13 – Douze voitures de police pour la coupe	147
Annexe 13 – Balayage <i>back to back</i> !	155
Anecdote n° 14 – Le sacrifice de Carboneau	157
Annexe 14 – Des erreurs, ça arrive aussi!	169
Anecdote n° 15 – Attention au fil électrique	173
Annexe 15 – <i>Rematch</i> !	181
Anecdote n° 16 – Le Roy de la piscine	185
Annexe 16 – Le Roy Smythe	193
Anecdote n° 17 – Un virage imprévu au Thursday’s	197
Annexe 17 – Mon +1 aux gants blancs	209
Anecdote n° 18 – Minuit sonne à Amos	211
Annexe 18 – Madame la Présidente	221
Anecdote n° 19 – Le <i>Banzaï drop</i> de Patrick Maroon	225
Annexe 19 – Mes vrais boss	235
Anecdote n° 20 – Remontée spectaculaire	237
Annexe 20 – Toucher ou ne pas toucher: là est la question ...	247
Anecdote BONUS – Un petit garçon dans la coupe	249
Remerciements	259

Introduction

Si cette coupe pouvait parler

*« Si cette coupe pouvait parler
Elle parlerait des champions et des légendes
Des sous-estimés et des moins connus
Des fortes mains qui l'ont soulevée, des bras forts
qui l'entourent gentiment
Des hommes qui tombent à genoux quand
ils finissent par l'atteindre.
Elle parlerait des différents cœurs qu'elle a touchés
Et de l'âme de tous les joueurs qui se sont battus
pour avoir le droit de la soulever au-dessus de
leur tête.
Elle vous parlerait de chacun des 10 000 baisers
reçus et de tous les endroits qu'elle a visités.
Plus important, on croit qu'elle te dirait que cha-
cune de ses 125 années de vie était un honneur.
Ce à quoi on répondrait, l'honneur est le nôtre¹. »*

Et si, justement, elle pouvait parler ? Si la coupe Stanley avait une voix, une mémoire, un regard bien à elle ? On l'écouterait avec respect, avec un brin d'émotion, et surtout avec curiosité. Dans ce livre, c'est exactement ce que la coupe Stanley s'appête à faire. Elle est enfin prête à te

1. Traduction de *If This Cup Could Talk*, une publicité vidéo de la LNH (2017).

raconter vingt anecdotes de son point de vue. Des histoires transmises de génération en génération, qui ont traversé le temps. Et d'autres qui ne datent que de quelques années. Des moments dignes de devenir des légendes, des instants mythiques, et d'autres empreints de tendresse.

Ces récits ont été façonnés avec le temps et racontés par les acteurs... et les artéfacts. Qu'ils soient d'une exactitude rigoureuse ou d'une fabuleuse exagération, qu'ils soient réalistes ou teintés d'utopie, l'essence est là : la coupe Stanley peut enfin parler.

C'est un parcours sinueux dans les souvenirs des gagnants, mais aussi dans ceux des perdants. Une entrée privilégiée dans les vestiaires des équipes championnes, mais aussi dans la vie personnelle des joueurs, ces hommes plus grands que nature, des géants du hockey pour plusieurs, des notes en bas de page pour d'autres. Mais au bout du compte, ce sont des histoires dignes d'être racontées, surtout par la coupe Stanley.

C'est avec un réel plaisir que je me suis amusé à faire parler la coupe et à t'entraîner avec elle au cœur d'aventures rocambolesques que peu d'entre nous connaissent à ce jour.

Et ça, ce sont des histoires de la coupe Stanley.

Bonne lecture !

Kevin Raphael

Anecdote n° 1

Fêter comme en 1924 !

Je ne prétends pas avoir les talents de conteur de Fred Pellerin ou la vivacité d'esprit du *streamer* Kai Cenat, mais allons-y avec une première anecdote... qui a failli tomber dans les craques du divan. On se transporte dans la « lointainitude temporelle² » d'il y a plus de cent ans, dans une histoire qui, à elle seule, résume très bien le genre d'aventures particulières que j'ai vécues dans mon rôle de coupe Stanley.

En 1924, nous assistions non pas à l'éclosion d'un virus, mais bien à celle de la carrière de Charlie Chaplin. Grâce aux succès de *The Kid* (1921) et de *A Woman of Paris* (1923), il devient l'une des premières super vedettes du monde artistique, autant en Amérique qu'en Europe. Pourtant, malgré ses pas de danse légendaires, le jeu de pieds de Charlie n'arrive à la cheville d'aucun des joueurs du Canadien de Montréal de la saison 1923-1924.

Cette année-là, le Canadien remporte une victoire éclatante contre les Tigers de Calgary, alors champions de la Ligue canadienne de l'Ouest (la West Canadian Hockey

2. Extrait du spectacle *De peigne et de misère* de Fred Pellerin en 2012.

League, ou WCHL³) durant les séries. Les choses sont différentes à l'époque, je suis remise dans une série finale entre les champions de la Ligue nationale (la LNH) et ceux de la WCHL. Le format est simple : la première équipe à remporter deux matchs sur un maximum de trois repart avec moi. Le Canadien n'a pas perdu de temps : une victoire convaincante de 6 à 1 le 22 mars 1924, suivie d'un blanchissage de 3 à 0 trois jours plus tard, le 25 mars. Deux matchs, deux victoires... et une place au sommet du hockey.

Il faut dire qu'avec Georges Vézina dans les filets, le Canadien n'a pas à avoir peur de grand-chose : Vézina ou un mur de brique, c'est pas loin d'être la même chose. C'est d'ailleurs en son honneur que Léo Létourneau, Léo Dandurand et Joseph Cattarinich, les propriétaires du Canadien de l'époque, ont créé le trophée Vézina, remis chaque saison au meilleur gardien de la ligue nationale. Georges Vézina, surnommé le « concombre de Chicoutimi⁴ », a joué un record de 327 matchs consécutifs

3. La Western Canada Hockey League (WCHL) était une ligue professionnelle majeure de hockey sur glace fondée en 1921, principalement active dans les provinces des Prairies canadiennes. Elle a été renommée Western Hockey League (WHL) en 1925 et a cessé ses activités en 1926. Pendant son existence, la WCHL a été une concurrente directe de la LNH pour la coupe Stanley. Notamment, en 1925, les Cougars de Victoria de la WCHL ont remporté la coupe en battant les Canadiens de Montréal, devenant ainsi la dernière équipe non affiliée à la LNH à décrocher ce trophée.

4. Le surnom « concombre de Chicoutimi » vient de l'expression anglaise *cool as a cucumber*, qui soulignait son sang-froid exceptionnel devant le filet. Il a été popularisé en 1914 par le journaliste Elmer Ferguson du *Montreal Herald*, mais n'a été traduit en français qu'après la mort de Vézina, dans les années 1940 ou 1950. Durant sa carrière, les médias francophones utilisaient plutôt des expressions comme « la merveille de Chicoutimi » pour le désigner. Pour en apprendre plus sur ce joueur légendaire, voir le livre *Georges Vézina, l'habitant silencieux*, aux Éditions de l'Homme.

en saison régulière, en plus d'en ajouter 39 en série. Ce n'est pas pour rien que son chandail, le numéro 1, a été retiré par le Bleu-Blanc-Rouge.

Vézina dans les buts, c'est une chose. Mais à l'avant, c'est un des meilleurs joueurs de tous les temps qui fait tourner des têtes : Howie Morenz. De 1926 à 1932, c'est lui l'homme de la situation, il domine comme meilleur pointeur du Canadien. En plus de cette victoire de 1924, il me soulève à deux autres reprises, couronnant une carrière d'exception qui lui a valu à lui aussi d'avoir son chandail retiré par l'équipe. C'était le tout premier de l'histoire à recevoir cet honneur⁵. Lors du premier match de la finale de 1924, il marque trois buts, avant de subir un coup salaud du défenseur Herb Gardiner au match suivant.

Il ne faut pas oublier les autres joueurs qui ont un rôle clé lors de cette victoire de 1924 : Joe Malone, Aurèle Joliat et le capitaine Sprague Cleghorn. Je m'étais promis de ne pas trop m'emporter, mais il faut que je te parle de Sprague Cleghorn, bien qu'il y ait une *omertà* entourant son nom. C'est rare que l'histoire occulte volontairement un capitaine du Canadien de Montréal. C'est comme si Tommy Lee Jones et Will Smith étaient passés avec leur *neuralyzer*, vêtus de noir, façon *Men in Black*, pour qu'on efface à jamais ce capitaine de la mémoire des fans de hockey. Montréalais d'origine, Sprague Cleghorn jouait

5. Le 2 novembre 1937, le Canadien de Montréal a retiré le chandail numéro 7 de Howie Morenz lors d'une cérémonie empreinte d'émotion au Forum, quelques mois après sa mort à la suite d'une blessure sur la glace. Cet hommage posthume a marqué le tout premier retrait de chandail de l'histoire de la LNH. Ce geste, initialement exceptionnel, a pavé la voie à une tradition désormais bien établie dans le hockey professionnel : honorer les joueurs marquants en retirant leur numéro pour l'éternité, en signe de reconnaissance et de respect.

en défense pour le club de la métropole. Il était reconnu comme l'un des joueurs les plus talentueux de sa génération, mais aussi comme l'un des plus violents. Lorsque les fils se touchaient, les feux d'artifice du 4 juillet aux États-Unis n'étaient rien comparés à ceux qui éclataient sur la glace. L'un des épisodes les plus révélateurs de son tempérament explosif s'est produit lors d'un match contre les Sénateurs d'Ottawa. Cleghorn avait frappé Lionel Hitchman des Sénateurs d'un violent coup de bâton à deux mains en pleine tête... un geste qui rappelle celui que Marty McSorley a posé envers Donald Brashear le 21 février 2000⁶.

Résultat : Cleghorn est inculpé pour voies de fait graves et il écope d'une amende de 50 \$. Ça peut sembler peu coûteux, mais en 1924, c'était l'équivalent de plus de 800 \$ actuels. Un coup pour son portefeuille, mais pas pour sa saison.

En 1922, déjà, on estime qu'il est responsable d'avoir déclenché une bagarre générale au cours de laquelle il blesse trois joueurs adverses. Une autre journée normale au bureau pour Sprague Cleghorn. Certaines rumeurs prétendent que les excès du capitaine se faisaient sentir jusque dans son propre foyer. Une légende urbaine soutient d'ailleurs que le Lady Byng Memorial Trophy, qui est remis au joueur ayant le meilleur esprit sportif tout en maintenant un haut niveau de performance, aurait été

6. Pour son geste dangereux sur Donald Brashear, Marty McSorley a été suspendu pour le reste de la saison 1999-2000, incluant les séries éliminatoires – une suspension totalisant 23 matchs. Il a ensuite été reconnu coupable d'agression armée par la Cour provinciale de la Colombie-Britannique, recevant une peine de 18 mois de probation, sans incarcération. Cet incident a mis fin à sa carrière dans la LNH. Comme quoi les niveaux de tolérance à la violence ont évolué eux aussi.

créé en réaction directe à sa brutalité. Lady Evelyn Byng, épouse du gouverneur général du Canada à l'époque et fervente amatrice de hockey, aurait été si choquée par le style de jeu de Cleghorn qu'elle aurait fait don de ce trophée à la LNH. Son souhait, disait-elle, était de « nettoyer le hockey » en récompensant le joueur le plus propre et le plus efficace⁷. Aucun joueur du Canadien de Montréal n'a remporté le Lady-Byng au cours des vingt et une premières années de son existence. Il a fallu attendre 1946 pour que Joseph Hector « Toe » Blake mette fin à cette longue attente. Par la suite, un seul autre joueur du Tricolore a mis la main sur ce trophée : Mats Näslund, en 1988.

Bref, même si peu de joueurs du Canadien ont reçu ce trophée, on peut dire que l'ancien capitaine n'a jamais vraiment été dans la course pour le remporter.

L'épopée de Cleghorn avec le Canadien se termine peu après la victoire de 1924. Dans un geste aussi spectaculaire que son tempérament, il est vendu aux Bruins de Boston pour la coquette somme de 5 000 \$⁸.

Fin de la parenthèse.

Quand j'ai été remportée par le Canadien de Montréal, le soir du 25 mars 1924, la planète n'était pas encore

-
7. Bien que l'anecdote liant Sprague Cleghorn à la création du trophée Lady-Byng soit souvent racontée, aucune preuve officielle ne vient confirmer cette rumeur. Ce qui est certain, toutefois, c'est que Lady Evelyn Byng a personnellement offert le trophée à la LNH en 1925, exprimant son désir de récompenser les joueurs qui incarnaient l'élégance et l'esprit sportif. Le premier récipiendaire fut Frank Nighbor des Sénateurs d'Ottawa, reconnu pour son jeu propre et son habileté, qui offrait un contraste frappant avec les joueurs plus violents de son époque.
 8. Cette transaction, qui a eu lieu le 8 novembre 1925, visait à apporter de l'expérience à la jeune franchise des Bruins, fondée en 1924. Cleghorn a joué trois saisons à Boston, devenant capitaine et assistant entraîneur, tout en servant de mentor à de jeunes talents comme Eddie Shore.

sur le réchaud. Les hivers étaient ceux que nos aïeux connaissaient : de longues tempêtes de neige s'abattaient régulièrement sur le Québec, et Montréal n'y échappait pas. Or ce soir-là, pour la grande finale, mère Nature s'en est donné à cœur joie. Pour prolonger les festivités, Léo Dandurand invite chez lui Georges Vézina, Sprague Cleghorn et Sylvio Mantha pour un petit party privé. En plus d'être l'entraîneur-chef du Canadien⁹, Dandurand est aussi l'un des copropriétaires de l'équipe. En 1921, lui et ses partenaires, Joseph Cattarinich et Louis Létourneau, achètent le club pour 11 000 \$ à Myrtle Agnes Pagels. Cette dernière n'est nulle autre que la veuve de George Kennedy, un ancien lutteur devenu l'un des plus grands promoteurs de sport au pays. Oui, tu as bien lu : le Canadien de Montréal a déjà appartenu à une famille de lutte professionnelle. Petite précision : Kennedy s'appelait en réalité Kendall. Il avait changé son nom de famille pour cacher sa carrière de lutteur à son père, qui désapprouvait ce choix de vie. Après avoir contracté la grippe espagnole, Kennedy décède en 1921, et c'est ainsi que Myrtle vend l'équipe à Dandurand et compagnie.

Bref, la toute première fois que j'ai été soulevée dans les airs à Montréal, c'était grâce à une équipe dirigée par un ancien lutteur professionnel. Mais contrairement à la lutte, cette finale n'avait rien de truqué. Fin de la parenthèse. Encore.

Malheureusement pour les Montréalais, c'est seulement en 1930 que la ville achète ses premiers chasse-neiges, communément appelés dans le temps des

9. C'est à la suite d'une dispute entre l'ancien capitaine et entraîneur de l'époque, Newsy Lalonde, que Léo Dandurand décide de prendre la place derrière le banc.

« charruées motorisées ». Avant ça, quand il y avait une grosse bordée de neige, tu t'arrangeais comme tu pouvais. On s'entend qu'en 1930, tu n'avais pas beaucoup d'options. Donc, ce soir-là, en route vers le party, la Ford Model T de Dandurand se retrouve coincée dans la neige, en pleine montée de la Côte-Saint-Antoine, à Westmount. C'est monnaie courante à l'époque, et ce soir-là, aux quatre coins de la ville, plusieurs personnes sont déjà occupées à dégager des voitures des bancs de neige.

La seule solution pour sortir de ce pétrin ? Vider l'auto de tout son contenu et la pousser de toutes ses forces. Sprague m'a délicatement sortie de l'auto pour me déposer dans un banc de neige. C'est à ce moment que j'ai pu constater qu'il faut quatre membres du Temple de la renommée du hockey pour venir à bout d'une côte enneigée de Montréal. Confortablement installée, j'ai observé ces géants pousser la Ford, à peine quelques instants après m'avoir remportée, moi, l'un des trophées les plus difficiles à gagner dans le monde du sport !

Dans le groupe qui poussait, il y avait Sylvio, qui du haut de ses 22 ans n'était pas bâti sur un *frame* de chat : tout fringant, il faisait partie du Canadien depuis à peine deux saisons, mais il était déjà reconnu comme l'un des meilleurs défenseurs de sa génération. Après le départ de Cleghorn, c'est lui qui a hérité du flambeau. Il est devenu le général à la ligne bleue, solide en défense, brillant en relance. Dans le groupe, il se tenait un peu en retrait. C'était celui qui observait, puis agissait.

Ils finissent par sortir la Ford du banc de neige et arrivent enfin chez Léo. Sa femme les accueille chaleureusement, comme les champions qu'ils sont. Elle a vu son mari se donner corps et âme pour remporter les grands

honneurs de la ligue. Mais au fond d'elle, une question lui brûle les lèvres : est-ce que ce fameux trophée est à la hauteur de tant de sacrifices ? Débordante de fierté, d'enthousiasme et de curiosité, elle demande : où est la coupe ?

Un sentiment de panique s'empare du groupe. Les gars regardent en haut, en bas, à gauche, à droite et avant de se rendre à l'évidence : Cleghorn a oublié de me remettre dans le véhicule ! Je répète : le capitaine du Canadien de Montréal venait de m'oublier sur un coin de rue dans le blizzard de Montréal. Il n'y a rien de *glamour* à greloter sur un banc de neige de la rue Sainte-Catherine, en espérant que ceux qui se sont battus (littéralement) pour te gagner reviennent te chercher.

Sans perdre une seconde, Cleghorn et Léo sautent dans l'auto et foncent vers l'endroit où ils m'avaient oubliée. Les pneus crissant sur la neige, ils sont engagés dans une véritable course pour me retrouver. On se serait cru dans *Rapide et Dangereux : Sainte-Catherine Drift*, mais avec une Ford. C'est un peu moins élégant ! En même temps, si tu avais connu Cleghorn, tu comprendrais que ça *fitte* totalement avec sa personnalité.

Lorsqu'ils m'aperçoivent, intacte sur le trottoir enneigé, un soupir de soulagement s'échappe de leurs lèvres. Pas une égratignure. Pas un faux pli. C'est presque un miracle ! Un peu plus, les gars poussaient un alléluia !

Ce soir-là, j'ai survécu à la tempête, au chaos et à l'oubli, preuve que même abandonnée dans un banc de neige, on ne me perd jamais bien longtemps. Ce que je ne savais pas encore, c'est qu'être oublié sur Sainte-Cath, c'était de la petite bière à comparer à ce que j'allais vivre pendant les cent prochaines années.

ANNEXE 1

La genèse

J'ai vu le jour à Sheffield, en Angleterre, à la fin des années 1850. Mon début de vie était très humble et modeste, et je ne me démarquais pas de mes semblables. Je n'étais qu'une coupe parmi d'autres. Certains utilisaient mes comparses comme bol à fruits ou même bol à punch. Mes quarante premières années de vie, je n'ai eu aucune once de prestige. J'étais assise penaud sur une étagère à attendre d'être choisie. Puis, en 1892, sans même comprendre pourquoi, on m'a tirée de l'ombre... pour faire de moi le trophée le plus prestigieux du sport professionnel.

Quand lord Stanley de Preston, le sixième gouverneur général du Canada est arrivé au pays pour s'occuper du territoire à la demande de la reine, ses enfants et lui sont tombés amoureux du hockey. C'est la partie du 4 février 1889 entre les Victorias de Montréal et l'Association des athlètes amateurs de Montréal qui leur a donné la piqure. Quelques mois plus tard, on retrouvait les enfants de lord Stanley sur le canal Rideau, bâton à la main, en train de jouer au plus beau sport du monde. Quatre de ses six enfants – Arthur, Algernon, Edward et sa fille Isobel – lui ont alors demandé d'offrir un trophée aux équipes championnes de la ligue de hockey de l'époque. Pour faire plaisir à sa marmaille, lord Stanley, lors d'un voyage à Londres en 1892, s'est procuré un bol vieux de quarante ans. Ce bol, c'était moi. La coupe Stanley.

Ici, je dois être honnête avec toi : « Coupe Stanley » n'est pas mon vrai nom. C'est mon nom d'artiste, un peu comme Prince, Lady Gaga, Banksy ou Madonna. Mon nom de baptême, c'est Dominion Hockey Challenge Cup. Tu comprends maintenant pourquoi on m'appelle coupe Stanley. Tu imagines, Félix Séguin aux commentaires de la grande finale, dire : « C'est terminé ! Les Panthers de la Floride sont champions de la Coupe du Défi Dominion pour la deuxième année consécutive. »

Je saigne du nez.

Au fil des ans, j'ai pas mal grandi. À vrai dire, aujourd'hui, alors que tu lis ces lignes, j'ai probablement la même grandeur de ta nièce de 3 ans, c'est-à-dire 90 cm. Imagine lever un enfant de 3 ans à bout de bras après un match, lorsqu'on est exténué, et qu'on a subi une charge mentale extrême. Pour un parent, c'est un petit mardi, mais pour des joueurs de la LNH, ce sont les séries éliminatoires. Ajoute à ça 17 kilos d'argent et de nickel, ce qui équivaut au poids de ton neveu de 4 ans. En fait, je suis faite en majeure partie d'argent, à 97 % pour être plus précis. Le nickel n'est là qu'à 3 %. Quand j'y pense, on dirait le résultat d'un test sur Ancestry.com. C'est comme si tu me sortais que Boucar Diouf est sénégalais à 97 % et irlandais à 3 %. Personne ne va saluer Boucar en disant *Dia duit*¹⁰.

Lord Stanley m'avait achetée, en 1892, au prix de 48,68 \$. C'est presque le même montant que ce qu'avait coûté la coupe Grey en 1909. Bon, tu vas me dire : « Le trophée du Grand Prix de Hongrie que Max Verstappen a

10. C'est « bonjour » en irlandais.

brisé par accident valait plus de 45 000 \$! » Peut-être. Mais honnêtement... *who cares* ? Il n'y aura jamais un livre sur le trophée du Grand Prix de Hongrie.

La réalité, c'est que je n'ai pas été fabriquée par Tiffany & Co en 1967, comme le trophée Vince-Lombardi remis à l'équipe gagnante de la NFL qui a coûté 50 000 \$ à produire. J'étais humblement une coupe parmi tant d'autres. Je suis le trophée du peuple.

J'ai été remis pour la toute première fois en 1892 à l'Association des athlètes amateurs de Montréal. On peut dire ce qu'on veut de Frederick Arthur Stanley, baron Stanley de Preston, seizième comte de Derby, gouverneur général du Canada de 1888 à 1893, mais une chose est sûre : ce gars-là savait choisir un bol.

La coupe Stanley parle. Oui, LA coupe Stanley.
Et soyez-en certains, elle en a vu des vertes et des pas
mûres.

De la piscine de Patrick Roy à une performance de Bob
Bissonnette à Boucherville, en passant par des virées
de parade au Thursday's, le trophée le plus mythique
du hockey raconte ses souvenirs les plus croustillants.

Avec son humour inimitable, Kevin Raphael redonne
vie à ces histoires trop folles pour être inventées.
Anecdotes inédites, capsules surprenantes et clins d'œil
aux exploits québécois: voici un livre aussi festif qu'un
but en prolongation.

Un récit unique, drôle et passionné, à lire avec un sourire
en coin... et peut-être une p'tite frette à la main.



Animateur, humoriste et commentateur, **KEVIN RAPHAEL** sait captiver son public. Il est connu pour son balado *Sans restriction* axé essentiellement sur l'univers du sport. Il commente aussi la lutte pour la WWE depuis huit ans. Il est également le fondateur de la Classique KR.

